



## DANS UN MONASTÈRE ROUMAIN, L'EXIL EST DEVENU UNE AFFAIRE DE FEMMES

Depuis début mars, deux familles ukrainiennes ont trouvé refuge dans un monastère orthodoxe en Roumanie.

Sans leurs maris, restés en Ukraine en raison de la conscription.

Seule la sororité qui anime les trois femmes leur permet de combattre la douleur de l'exil.

ANNA HUOT (TEXTE) ET APOLLINE GUILLEROT-MALICK (TEXTE ET PHOTOS).

**D**es rires d'enfants résonnent, brisant le silence monastique. On en voit quatre, emmitouflées dans leurs manteaux et écharpes. Le pâle soleil de fin d'hiver n'est pas encore venu à bout des plaques de neige qui s'agrippent au bitume. C'est ici que les mères ont installé des cages de football bancales et tirent à tour de rôle dans les

filets. L'un des moines, traits juvéniles, s'est pris au jeu. Dans sa longue robe noire, père Vasile alterne les buts et les passes, riant de bon cœur malgré les frissons qui secouent son corps. En face de ce terrain improvisé, de l'autre côté de la route, se dresse le monastère de Sihastria Putnei, un immense bâtiment soigneusement repeint, surplombé de croix orthodoxes.

### Passer la frontière

« Au départ, on était assez stressées, parce que c'est un monastère d'hommes et nous ne savions pas comment nous comporter. Mais nous avons vite compris que nous étions dans un endroit accueillant. » La voix vient d'Iryna, surnommée Ira. Les bras croisés, elle surveille les enfants au bord du terrain. Ses yeux noirs en amande font

écho à sa chevelure brune, coiffée d'une longue natte. Elle montre du doigt deux des garçons : Myha, son aîné de 12 ans, et Vladyslav, le cadet, 8 ans. Ensuite, il y a Sofia et Hlib, les enfants de sa meilleure amie, qui porte le même prénom qu'elle, Iryna. Son bébé, Hordiy, n'est pas là ; il somnole dans son landau à l'intérieur de la maison. « *Myha et Sofia sont camarades de classe depuis sept ans. On s'est rencontrées comme ça avec Iryna* », explique Ira.

Les deux femmes ont quitté l'Ukraine, laissant derrière elles leurs familles. « *On s'est réveillés un matin, le 2 mars. Nos maris nous ont dit qu'on allait se rendre dans une ville encore en paix en Ukraine, Tchernivtsi, qu'ils allaient nous y laisser un moment et qu'ils reviendraient à la fin de la guerre. Et nous les avons crus* ». Iryna a rejoint notre conversation. Elle est coiffée comme son amie, d'une longue tresse qui dépose sa chevelure blond foncé sur son épaule. Elle pointe un van usé, garé à quelques mètres de là. C'est ce fourgon qui les a amenés jusqu'ici. Derrière le pare-brise, on voit encore le mot « enfants » écrit en ukrainien sur une feuille A4, mince protection contre les bombes russes et les dangers de la route. « *Difficile à croire que cette épave a réussi à rouler* », sourit-elle avant de reprendre le récit de leur fuite.

« *Après avoir passé une nuit à Tchernivtsi, au réveil, le lendemain matin, nos maris nous ont dit : "Mes chères, aujourd'hui vous traversez la frontière."* » Iryna s'arrête. Les mots lui manquent. Elle trouve la force de

reprendre, encouragée par le regard de son amie. « *Le moment le plus horrible, c'était quand on a dû leur dire au revoir. On ne pleurerait pas, on hurlait. On hurlait tellement fort. Je ne peux pas expliquer ce sentiment. On devait partir mais on n'avait aucun endroit où aller. On se dirigeait vers nulle part.* » Iryna a remplacé son époux au volant et a roulé au-delà de la frontière.

### Une famille recomposée dans l'exil

Avec leurs cinq bambins et la belle-mère d'Iryna, Natalia, elles ont parcouru plus de mille kilomètres, jusqu'à Slatioara, au sud-ouest de la Roumanie, où elles ont été accueillies une première fois, chez des particulier-ères. En les voyant débarquer, leur hôte est resté sans voix. « *Il nous a dit : "Les filles, vous êtes folles, vous êtes de sacrées femmes ukrainiennes." Il n'en croyait pas ses yeux qu'Ira, moi, 5 enfants et notre belle-mère, on ait réussi à le faire.* » Elle rit et l'écho de son rire arrache un sourire à sa meilleure amie, qui sèche difficilement ses larmes. « *C'est vrai, soupire Iryna, nous ne sommes que trois petites femmes, mais trois petites femmes fortes.* » Elles sont ensuite remontées jusqu'à la demeure en bois au toit bas qui jouxte le monastère. Un endroit sûr, recommandé par leur première famille d'accueil roumaine et un moyen pour elles de se rapprocher de l'Ukraine.

Dans leur nouvelle maison, plus une seule voix d'homme ne résonne. « *Ce sont des personnes en profonde détresse spirituelle et psychologique, donc, avec notre communauté, on essaye de conserver une distance pour leur laisser le temps de se reconstruire* », explique dans un français impeccable le père Chrysostome derrière sa longue barbe brune aux reflets roux. C'est lui qui chapeaute le monastère et il ne rend visite que très rarement aux exilé-es.

À longueur de journée, les trois femmes s'affairent. Quatre enfants et un bébé, la tâche est ardue, mais elles ne baissent jamais les bras. « *Si on a besoin d'aide ? Mais nous en avons déjà plein, de l'aide, ici* », assure Iryna dans un sourire malicieux, en se tournant vers Natalia et Ira. « *Une fois, les enfants se disputaient et criaient tellement*

*que j'en avais mal à la tête. D'habitude, je sais toujours les calmer, mais cette fois-ci, je n'en pouvais plus. Je ne pouvais plus bouger. J'étais juste allongée sur mon lit. Ira a pris mon fils à part, lui a parlé puis a calmé tous les enfants. Ça m'a énormément aidée.* »

La famille d'exil se reconstruit en dehors des carcans traditionnels, grâce à la sororité qui relie les deux mères. « *Ira a été la première personne à savoir que j'étais enceinte de Hordiy. Maintenant, elle est sa marraine. On sait tout l'une de l'autre.* » Ira ponctue ses hochements de tête réguliers d'un « da », « oui » en ukrainien. « *Mais en Ukraine, on avait des maris, des mères, des pères, des amis. Maintenant, nous ne sommes plus que nous deux. C'est bien plus grand que de l'amitié. Elle est ma famille. Je n'ai qu'elle et elle n'a que moi. Qui va m'aider, me protéger ici, sinon elle ?* » « *On se soutient dans la joie et dans la peine* », complète Ira.

### Traumatismes

Ce matin, dans la grande salle à manger, le calme règne malgré le couinement constant d'un jouet en forme de poulet agité nerveusement par un des enfants. Les trois plus grand-es sont attablées autour d'un ordinateur pour suivre leurs cours à distance, quand le cadet dessine sur la table du salon. « *Ils font ça tous les matins*, ajoute Iryna. *Je les aide. Dans la vie, j'enseigne l'anglais mais je peux aussi être prof d'informatique, d'ukrainien, de russe, et même leur expliquer la physique... enfin, quand je comprends !* », sourit-elle. « *Ils ont de la chance d'avoir une prof particulière... mais pas tous les jours, parce qu'elle peut être très stricte* », la taquine Ira.

L'atmosphère est détendue. « *Vous auriez préféré échapper au cours de physique ce matin ?* », plaisantent les trois femmes. Pourtant, même notre séance photo n'a pas exempté les enfants de leurs devoirs. « *Je dois sourire ou être triste ?*, s'enquiert Iryna. *Je préfère sourire.* » Le cliquetis de l'appareil retentit. Elle demande à voir le cliché. Rien, à part ses cernes légèrement marqués, n'assombrit son visage. Pourtant, elle fait la moue. « *Nous étions plus jolies en Ukraine* », commente-t-elle, à voix basse

### EN QUELQUES MOTS

- + Dans un monastère du nord de la Roumanie, trois femmes et cinq enfants ukrainien-nes ont trouvé refuge.
- + Loin de leurs proches et rongé-es par l'angoisse de la guerre, elles reconstruisent un semblant de vie normale grâce à la sororité qui les unit.

« Si je n'avais pas eu d'enfants, j'aurais pris un fusil, et je serais partie défendre mon pays. »

pour éviter que les jeunes ne l'entendent. Elles ont décidé de ne pas mentionner les combats dans leur pays devant les enfants, pour les préserver des mauvaises nouvelles. « Ils ne posent plus trop de questions. Ils ont compris que c'était la guerre et s'inquiètent pour leur maison, leur famille restée sur place, mais ils ne saisissent pas l'ampleur de la situation. Et tant mieux. C'est comme une aventure pour eux. » Pas pour elles, hantées par le souvenir des bombardements.

Au rythme des devoirs, des promenades dans la nature, des cierges brûlés à la chapelle pour leurs proches, chaque jour s'écoule lentement et les nuits apportent leur lot de cauchemars. « Nous n'avons pas vu les bombes mais nous les avons entendues. Les combats étaient à deux kilomètres de notre village. Notre maison a été secouée, ses fenêtres tremblaient. C'était tellement terrifiant, se remémore Iryna. Le plus difficile pour nous, c'est d'écrire chaque matin pour vérifier que nos proches sont toujours en vie. Nous ne savons pas si nous les reverrons un jour. » L'éloignement pèse et les informations dans la presse ravivent la douleur. « Nous discutons des nouvelles et essayons de leur trouver un sens. C'est très dur mais c'est important de se soutenir. »

Désormais leur « vie d'après » se dresse face à leur « vie d'avant ». En mentionnant celle-ci, les larmes d'Iryna dessinent de longs sillons noirs sur ses joues. « Hier, en regardant des photos, j'ai compris que j'avais eu la plus belle des vies possibles. J'étais une maman heureuse, une fille heureuse, une épouse heureuse. J'avais tout ce dont je pouvais rêver. Les enfants allaient à l'école, Myha à son cours de football et Vladyslav



à son cours de samba. Moi, je les élevais. Je vivais avec mes parents. À l'époque, on pensait qu'on avait des problèmes, mais maintenant on comprend qu'on n'en avait aucun. »

Dans leur vie d'après, même leurs rêves se sont évanouis. Les deux femmes n'ont plus qu'une pensée : retourner dans leur pays. « Maintenant, on peut circuler de pays en pays, mais on a décidé de rester ici parce que l'Ukraine n'est qu'à 24 kilomètres. » Iryna s'interrompt le temps de suivre des yeux le vol d'une cigogne. « C'est très beau ici, on est au milieu des montagnes... mais on ne le voit pas. On ne veut pas le voir. C'est difficile pour nous de respirer tant qu'on n'est pas à la maison. »

Le regard perçant d'Iryna semble inébranlable. Sa voix devient grave. Sans tourner la tête, sans frémir et sans même scruter le

visage d'Iryna, assise à quelques mètres d'elle, elle conclut. « Je me sens morte à l'intérieur. Et Ira ressent la même chose. Et même maintenant, tout va bien avec nos enfants mais nous sommes mortes à l'intérieur. Bien sûr, nos enfants sont tout pour nous : ils sont notre soleil, notre ciel. Mais si je n'avais pas eu d'enfants, j'aurais pris un fusil, et je serais partie défendre mon pays. »

Sur le terrain de foot, une parenthèse de joie éclate. Vladyslav vient de marquer un but. Le père Vasile le félicite : « Tu es super doué ! Fernando ! Messi ! » Puis le jeune moine s'interrompt pour proposer aux trois femmes de se rendre à l'office du soir. « Nous devons juste attendre que notre bébé s'endorme pour qu'il ne se mette pas à pleurer », lui répond Iryna. « Notre bébé » : les mots sortent tout naturellement. ●